

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N^o 221. — SAMEDI, 28 JUILLET 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme

*Noms de mes plus jeunes enfants
compris sur cette gravure*

*Mathieu, Osmael, Ferdinando
Hélène, Bertrand, Consuelo,
Solange, Paul, Robert;
les deux derniers, Jacques et Giselle
n'y figurent point.
25 juin 1888. Ferd. de Lesseps*



M. FERDINAND DE LESSEPS ET SES ENFANTS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 JUILLET 1888

SOMMAIRE

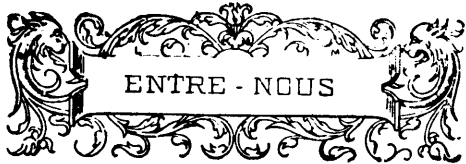
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — M. Ferdinand de Lesseps. — Curiosités scientifiques. — Filles de charité. — Étymologie, par Hector Servadec. — Esquisses de Mœurs, par M. L'Ecuyer. — Avis aux jeunes gens, par D. Falezé. — Primes du mois de juin. — Usages et coutumes, par Ann Séph. — Petites gourmandises d'été. — Choses et autres. — Récréations de la famille. — Feuilletons.

GRAVURES : M. Ferdinand de Lesseps et ses enfants. — En villégiature. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



UN de mes amis a coutume de dire qu'il ne demande même pas le nécessaire et qu'il se contenterait du superflu, estimant qu'avec cela il trouverait aisément ce qu'il lui faudrait pour vivre heureux.

Sous sa forme profondément hypocrite ce désir, me semble cacher beaucoup d'exigences et de prétentions, c'est un souhait de faux bonhomme et je me garderai bien d'en faire un semblable, mais, il faut le reconnaître, les rêves de fortune nous hantent le cerveau jusqu'à notre dernier soupir et, quand la mort vient frapper chez nous, il est bien rare qu'elle ne nous surprenne point en train de remuer en songe des billets de banque ou des poignées d'or.

Aujourd'hui, cependant, le hasard permet que je puisse donner un corps à cette vague aspiration, à la richesse, et je serais satisfait de posséder ce que d'autres dédaignent ou négligent de prendre.

Que la Banque de Montréal me donne seulement les dividendes non réclamés qu'elle retient entre ses mains faute de demande de paiement, et je jure, sur tout ce que j'ai de plus sacré, que jamais, au grand jamais, je n'importunerai plus Sa Majesté La Fortune de mes demandes ni de mes prières.

Les directeurs de la grande institution financière de la Place-d'Armes viennent, en effet, d'informer le public qu'ils ont en caisse une somme de plus de dix mille piastres, montant de dividendes non réclamés par les ayant droits et, comme le même fait se représente chaque année, il s'en suit qu'il y a probablement quelques centaines de mille pièces d'or qui dorment dans les voûtes de la banque.

Si j'avais ces dix mille piastres de revenu !

. Et voici que la folle du logis s'en va chevauchant sur cette hypothèse jusqu'à ce que je la ramène à la réalité.

En apprenant que des sommes aussi considérables ne sont pas réclamées, on se dit, tout d'abord, que les personnes qui en sont propriétaires doivent être bien riches pour négliger ainsi d'al-

ler les encaisser, cependant, il n'en est pas toujours ainsi, comme le prouve l'exemple suivant :

Il y a quelques années, dix ans peut-être, un brave homme du quartier ouest de Montréal, acheta au nom de sa femme quelques actions de banque, en se disant que plus tard, quand il serait mort, sa compagne serait agréablement surprise d'apprendre qu'il avait pensé à lui assurer une certaine somme qui la mettrait à l'abri des morsures de la misère.

Peu de temps après, l'homme mourut ; on fit l'inventaire de ses biens, et sa veuve fut étonnée de se trouver très pauvre, alors qu'elle avait toujours supposé que son mari devait posséder quelque avoir.

Elle se mit au travail, peina durement et chaque jour, l'âge aidant, ses forces diminuaient. L'avenir s'assombrissait davantage, et à l'horizon elle voyait déjà se dresser la morne silhouette de l'hospice où elle devrait aller reposer ses vieux bras fatigués.

Elle avait rêvé une vieillesse moins triste.

Cependant, chaque année la banque annonçait, comme elle vient de le faire encore, que des dividendes n'avaient pas été réclamés, mais elle se gardait bien de publier les noms des personnes ayant droit à ces sommes.

Tout allait donc pour le plus mal dans le mauvais des mondes, quand un employé de la banque apprit, par hasard, la détresse de la malheureuse, et son nom le frappant, il prit des renseignements, consulta ses livres, constata qu'il était dû à la pauvre vieille une somme très ronde et le lui dit.

La nouvelle éclaira d'un rayon de soleil le pauvre logis de la veuve, et, les jambes tremblantes, la tête embrouillée, elle s'en alla au comptoir de la banque demander d'une voix émue s'il était bien vrai qu'on allait lui donner de beaux et bons billets.

Un vieux bonhomme, à mine parcheminée et à l'air revêche, particulier à certains bureaucrates que l'on désigne sous le nom de ronds de cuir, lui compta la somme qui lui revenait et lui dit d'un air niais :

— Vous avez laissé courir longtemps les intérêts, madame l'avare !

Avare, la pauvre !

Et dire que sans ce que l'on appelle le hasard, mais qui a nom la Providence, la banque aurait gardé les écus et la vieille serait morte de faim peut-être.

Tout cela parce que l'on ne veut pas publier les noms des personnes qui ne réclament pas leurs dividendes.

. Avez-vous vu l'éclipse de lune, dimanche soir ?

C'est la question que je faisais lundi, à un excellent homme, qui s'occupe fort peu de ce qui se passe au-dessus de sa tête et qui ne connaît rien au mouvement des boules célestes.

— Non, me répondit-il, mais j'y ferai attention ce soir.

Cette réponse me fait souvenir d'une anecdote :

On raconte qu'une dame, une dame du très grand monde, avait lu dans le *Mercur* Gallant que Cassini annonçait une éclipse totale de lune pour le soir même, à onze heures et demie. Vite, elle donne des ordres à ses femmes d'atours et la toilette commence.

— Mais, madame, s'écria une jeune soubrette, il faut nous dépêcher, car c'est à onze heures et demie que.....

— Oh ! voyez donc la petite niaise, qui ignore que le grand Cassini est de mes intimes, et qu'il retardera son éclipse s'il voit que je ne suis pas encore arrivée.

En effet, quand on fut rendu à l'observatoire, minuit sonnait ; le gallant astronome cherchait à s'excuser

— Bah ! bah ! s'écria la charmante, vous recommencerez bien pour moi ?

N, i, ni, c'est fini,
Répondit Cassini.

. Pendant que Guillaume II semble essayer de faire prouver que son père, l'empereur Frédéric III, lui avait presque volé le trône qu'il a occupé pendant trois mois, attendu qu'il était at-

teint d'une maladie incurable qui, d'après la constitution de l'empire allemand, l'empêchait de régner, les amis du souverain qui vient de mourir font tous leurs efforts pour chanter les vertus du défunt

Ils prétendent avoir découvert dernièrement une lettre de Frédéric constatant que sa pensée était occupée par deux objets : le mariage de sa fille Victoria et le règlement de la question d'Alsace-Lorraine.

S'il avait vécu, il aurait essayé, dit-on, de donner aux provinces françaises annexées un gouvernement propre dont le chef aurait été le prince Alexandre de Battemberg. « L'Allemagne écrivait-il, aurait été ainsi délivrée du chancre, qui la ronge depuis 1870. L'indépendance de l'Alsace-Lorraine aurait mit fin aux haines qui existent entre la France et l'Allemagne ; l'Europe aurait désarmé et une paix durable aurait été assurée. »

Tout cela était très joli, c'était un bien beau rêve, mais quoiqu'il en soit de l'exactitude des projets que l'on prête maintenant à Frédéric, nous savons deux choses, c'est que Bismarck n'a pas permis à la princesse Victoria de se marier avec celui qu'elle aimait, et qu'un décret inique a fait sentir davantage à l'Alsace-Lorraine la chaîne qui l'attache à l'Allemagne.

. Voici que pour la seconde fois la cour du Recorder de Montréal s'occupe d'une poursuite prise contre une brave femelle, accusée de trop aimer les chats et d'en élever une centaine au grand désespoir de ses voisins, qui ne savent à quel saint se vouer en entendant jour et nuit les miaulements des félins.

On affirmait gravement au siècle dernier que le goût prononcé de certaines personnes pour les chats était l'indice d'un mérite supérieur, et je crois que cette opinion est peut-être encore partagée de nos jours par nombre de nos contemporains.

Théophile Gautier, Alberic Second, Léon Gozlan, Champfleury, Théodore Barrière, Paul de Kock et d'autres hommes de talent aimaient beaucoup les chats.

Richelieu en raffolait ainsi que Montaigne, Colbert et Fontenelle.

Ce dernier avait surtout un préféré, qu'il plaçait dans un fauteuil, et à qui il débitait des discours pour s'exercer à parler en public. Un beau jour, ennuyé du rôle d'auditeur que son maître le forçait à jouer, ce chat, à bout de patience, se sauva et ne revint jamais.

Savez-vous pourquoi un chat ne tombe jamais sur le dos ni sur le côté ?

C'est Mahomet qui l'a gratifié de ce don, dit la légende.

Le chat du Prophète s'était un jour couché sur la manche de son habit et semblait y méditer si profondément, que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, mais n'osant le tirer de son extase, coupa, pour ne pas le déranger, cette partie de son vêtement. A son retour, le chat, qui était revenu de son assoupissement, vint lui faire la révérence pour le remercier d'une attention si marquée.

Mahomet, qui n'était pas sot, comprit ce que cela signifiait, et assura au chat qui faisait le gros dos, une place dans son paradis. Ensuite, passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima par cet attouchement la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes.

Voilà ce que l'on raconte, ce que croient les musulmans et ce à quoi je n'ajoute aucune foi.

. En Egypte, le chat était le dieu de la musique, et c'est peut-être pour cela que nous voyons tous les jours les musiciens se donner entre eux de si jolis coups de griffe

Un moderne, LeClerc, admirateur passionné des chats, s'exprime ainsi : « Les chats sont très avantageusement organisés pour la mu-que ; ils sont capables de donner diverses modulations à leur voix, et, dans l'expression des différentes passions qui les occupent, ils se servent de différents tons. »

En effet, ajoute un auteur, aucune nuance ne leur est inconnue, depuis le ronron en pédale jusqu'au fortissimo le plus aiguë, en passant par toutes les transitions notées sur la musique des

maîtres. Il est probable, presque certain, que ces dissonances qui nous agacent sont de réelles beautés qui, faute d'une intelligence musicale suffisamment développée, nous échappent. Peut-être est-ce la *musique de l'avenir*, peut-être celle du passé, dans les temps antéhistoriques, alors que probablement la délicatesse des organes humains était développée sur une échelle différente. Les arts ne sont-ils pas sujets à de grandes révolutions ? Voyez d'ailleurs les Asiatiques ; notre musique leur semble ridicule, et, par contre, nous trouvons que la leur n'a pas le sens commun. L'organisation musicale du chat persiste jusqu'à près sa mort ; après le rôle actif, le rôle passif. N'est-ce pas avec les boyaux de chat que l'on fabrique les meilleures chanterelles, ces cordes à violon sonores entre toutes !

Et voilà les animaux auxquels les citoyens de Saint-Laurent de Montréal ont déclaré une guerre sans trêve ni pitié !

Qu'ils englobent donc les musiciens dans leur haine, s'ils veulent être logiques, puisque le chat n'est, en fin de compte, qu'un musicien perfectionné !

* * * Quels égoïstes nous sommes !

Nous sommes en pleine guerre, et sur cent Canadiens quatre-vingt-dix-neuf l'ignorent complètement.

La batterie C est partie de Victoria, Colombie Anglaise, pour aller se battre contre les Sauvages de cette région.

Il paraît que ces Peaux-Rouges se sont mal conduits, et on va les tuer pour leur apprendre à vivre.

On parle même d'appeler la milice.

Et nous lisons les dépêches qui nous annoncent cela avec un sang-froid incroyable, sans plus nous en inquiéter que s'il s'agissait du Monomotapa.

Lein Ledieu

M. FERDINAND DE LESSEPS

(Voir gravure)

CEUX qui, il y a quelques semaines, étaient tentés d'ajouter foi aux bruits alarmants que des gens peu scrupuleux avaient répandus intentionnellement sur la santé de M. de Lesseps, auraient été fort tranquilisés s'ils avaient entendu les cris joyeux de onze enfants retentissant dans la somptueuse demeure du Grand Français, avenue Montaigne.

Il est surtout furieux qu'on l'ait fait passer pour mort ou pour paralysé : « J'ai envoyé de ma main, disait-il à un journaliste qui était allé prendre de ses nouvelles, une longue plainte détaillée, avec des indices utiles, au procureur de la République ; il pourra voir si je suis mort ou paralysé. »

M. le vicomte Ferdinand de Lesseps est né à Versailles le 19 novembre 1805. Il entra dans la diplomatie à l'âge de vingt ans comme attaché au consulat général à Lisbonne. De 1831 à 1833, il exerça en Egypte les fonctions d'élève consul et de vice-consul. Nommé consul au Caire, il se trouva chargé deux fois de la gestion du consulat général d'Alexandrie ; il fut récompensé des services rendus, en 1836, par la croix de chevalier de la Légion d'honneur. En 1848, le gouvernement français lui confia le mandat de représenter la France. En 1854, M. de Lesseps conçut le projet du percement de l'isthme de Suez, entreprise gigantesque à laquelle il s'est consacré tout entier. Mais avant d'arriver à creuser ce canal appelé à rendre de si grands services à l'industrie et au commerce de tous les mondes, Dieu sait les difficultés que dut vaincre M. de Lesseps. A force de persévérance, de visites à de puissants personnages, de conférences sur son idée, il parvint à exciter, dans tous les pays, en faveur de son entreprise, un concours de sympathie devant lequel cédèrent toutes les résistances, même l'opposition ombrageuse de la Porte.

Avec plus de deux cents millions de capital souscrits, par la seule popularité d'une grande idée, les travaux commencèrent en 1859, et dix ans plus tard, le 15 août 1869, les eaux de la Mé-

diterranée furent réunies à celles de la mer Rouge. L'inauguration du canal de Suez, l'œuvre la plus importante de ce siècle, donna lieu à des fêtes magnifiques.

Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1866. M. de Lesseps a été élevé à la dignité de Grand-Croix le 20 novembre 1869. Aujourd'hui, l'infatigable initiateur voue son énergie à une autre grande entreprise, le percement de l'isthme de Panama.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LE SOLEIL

Un moment où le soleil de juillet darde sur l'humanité ses rayons les plus ardents, quelques renseignements sur la puissance calorifique de ce foyer incandescent seront tout à fait de circonstance :

Par un beau jour d'été de l'année 1837, au cap de Bonne Espérance, John Herschel, donnant à dîner, fit servir une tarte cuite au soleil, une tarte aux fruits et divers plats préparés au même foyer : des œufs, un bœuf à la mode (la relation anglaise dit : une forte étuvée de viande et de légumes), etc. Pour les faire cuire, on les avait mis dans une boîte noircie, couverte d'une vitre et placée sous un châssis de jardinier, le tout exposé au soleil. Ils n'y restèrent pas longtemps.

Nul n'ignore pourquoi cette boîte était noircie ; le rôle des vitres peut demander une explication.

C'est un fait d'expérience que la chaleur lumineuse du soleil traverse le verre (et l'air également) bien plus aisément que ne le fait la chaleur obscure des corps terrestres. Dans une boîte comme celle dont il s'agit, la chaleur trouve donc plus de facilité à l'entrée qu'à la sortie ; une partie de celle qui entre se trouve prise et ne sort plus, et dès qu'il en entre plus qu'il n'en sort, il n'est pas surprenant que, même en un temps fort court, la température de la boîte puisse s'élever bien au-dessus de l'eau bouillante.

La belle expérience d'Herschel a été bien dépassée par les magnifiques travaux de Mouchot, mais c'est à ces premiers essais que se rattache, par le dispositif des appareils, l'expérience récemment faite par le professeur Morse, de Salem (Massachusetts).

Soit une boîte plate, vitrée en dessus et ayant pour fond une feuille de tôle repliée. Qu'est-ce ? Un calorifère. Combustible ? Le soleil.

Cela se place en dehors de l'édifice à chauffer, dans une position telle que les rayons du soleil tombent perpendiculairement à la surface de la boîte. Les rayons calorifiques traversant le verre sont absorbés par la feuille de tôle dont la température s'élève considérablement. Que faut-il maintenant ? Faire passer par ce calorifère de l'air qui, porté là au degré voulu, sera ensuite envoyé dans les pièces à chauffer par un système de ventilation approprié.

Cette disposition rappelle jusqu'à un certain point ce que M. Charles Thellier a réalisé chez lui, à Auteuil.

Dans la cour, un poulailler dont le toit métallique est exposé au midi. A quelques pieds de là, une source qui jaillit de l'intérieur d'un réservoir tenu par elle toujours plein et au-delà. Or, aucune source naturellement jaillissante n'existe en cet endroit. L'eau est celle d'un puits d'où il fallait naguère la tirer par les moyens ordinaires. Qu'est-ce qui, maintenant, la fait monter et la projette dans l'air ? La chaleur atmosphérique. C'est l'action calorifique de l'air sur la toiture métallique, qui est double et dans l'épaisseur de laquelle sont disposés des compartiments étanches contenant une solution ammoniacale ; c'est cette action qui détermine le mouvement ascensionnel de l'eau, et c'est l'action frigorifique de l'eau élevée qui détermine la continuité de ce mouvement. La chaleur de l'air, le froid de l'eau : deux valeurs gratuites. On n'avait besoin que de 500 litres par heure, on en a 6,200. Jugez de ce qu'on pourrait faire sous un climat plus chaud, dans le Midi, en Algérie, au Sahara, où l'eau souterraine n'est pas ce qui manque. Jugez de ce qu'on ferait avec les toits d'une surface plus grande, avec tous ceux que les maisons exposent au soleil. Songez à la force motrice qu'ils représentent ; à l'utilité et l'agrément qu'on pourrait retirer de cette force.

SEURS DE FRANCE—FILLES DE CHARITÉ

Pendant le siège de Paris, François Coppée écrivit, à côté de sa *Lettre du mobile Breton*, les jolis vers suivants :

Du couvent roublant le silence
Arrive, avec son bruit pressé,
Une voiture d'ambulance,
On amène un soldat blessé.

C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui hait les cogots et les prudes
Et débute par un juron.

Il est furieux : laissez faire,
On est très patient ici ;
Puis, il y règne une atmosphère
Qui console et qui compte aussi.

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douce en touchant la blessure
Et douce en parlant de Dieu.

Aussi s'enfant, à sa manière
Le charme pieux et subtil,
Le grognard à chaque prière
Dira bientôt : " Ainsi soit-il ! "

ÉTYMOLOGIE

GIBRALTAR

GIBRALTAR, connu dans l'antiquité sous le nom de *Calpe*, est située à l'extrémité méridionale de la péninsule espagnole, sur un cap qui domine la Méditerranée, à l'entrée est du détroit de Gibraltar.

Au commencement du huitième siècle, l'émir Mousa-Ben Nasser, vainqueur de l'Afrique, demanda à son maître Walid I, calife de Damas, la permission d'entreprendre la conquête de la terre d'Espagne. Quelques historiens prétendent que Moussa-Ben-Nasser fit cette demande à l'instigation du comte Julien, gouverneur de l'Andalousie (région méridionale de l'Espagne), qui voulait se venger du roi Roderic. Mais ceci importe peu à la marche des événements.

La permission ayant été accordée, Moussa-Ben-Nasser chargea, en 711, son lieutenant, le berbère Ben-Zeyad Tarik, Tarif ou Tharq, de commencer la conquête de la péninsule. Ben-Zeyad Tarik fit d'immenses préparatifs et se dirigea vers l'Espagne. Aidé par le comte Julien et l'archevêque de Tolède, Oppas, il débarqua près du roc qui prit de lui le nom de Gibraltar (Djibel-al-Tarik), au lieu nommé Tarifa. Inutile d'ajouter que le roi Rodric fut vaincu. Le mot Gibraltar n'est donc que l'abréviation des mots arabes Djibel-al-Tarik.

HECTOR SERVADEC.

Brunes et blondes.—Le Dr Beddoe, un Anglais, vient de calculer, à peu de chose près, les chances de mariage des brunes et des blondes. Peut-être que c'est hardi, mais les chiffres ne mentent pas. Le docteur démontre clairement qu'une femme brune a trois chances de trouver un époux contre deux chances pour une femme blonde. Jusqu'alors l'on avait cru le contraire, les romans nous offrant vingt héroïnes blondes contre une brune, et les poètes ne faisant que parfois les louanges des brunes et préférant nous parler de tresses dorées. Il est permis de croire dès lors que les blondes auraient plus de vogue. En Angleterre, en effet, chez le bas peuple, il existe un préjugé contre les femmes à cheveux noirs, parce que l'idée y est établie que les brunes ont plus mauvais caractère que les blondes. Les observations que le Dr Beddoe a faites ne s'appliquent, il est vrai, qu'à la Grande-Bretagne où, selon lui, les cheveux de femmes prennent une teinte plus foncée depuis un demi-siècle. Où l'on voyait dix femmes à cheveux roux, je n'en rencontre plus qu'une aujourd'hui, et si cela continue, une tête ornée de cheveux couleur de carotte sera, dans un autre demi-siècle, une curiosité digne de figurer dans un musée.



EN VILLÉGIATURE

ESQUISSES DE MŒURS

UN MONOMANE

Audaces fortuna juvat.

IX

Ui, à mes amours ; il n'y a pas que les femmes dans la vie, on se doit aussi un peu à la science. Vous ne comprenez pas cela, vous autres.

Madame Millard lut la lettre ainsi conçue :

MON CHER MILLARD,

Eureka, j'ai trouvé, comme disait Archimède.....

—Ce monsieur, dit M^{me} Millard, me paraît avoir d'énormes prétentions.

—Monier est dévoué à la science, ça s'explique, lis toujours.

.... Dans les ruines de Pompéi, tu sais qu'on a découvert des reliques des temps antiques, des reliques d'un prix inappréciable.....

—Oui, dit M. Millard, j'en ai une de ces reliques. Tu n'as jamais su apprécier le prix de ce trésor, Eulalie. Si c'eût été une dentelle ou autre colifichet, je ne dis pas ; mais continue.

Il m'est arrivé ces jours derniers par le plus heureux hasard, de faire connaissance avec une vieille demoiselle qui m'a montré un vase d'une splendide beauté, qui lui est venu d'un ancien ami de famille, et qui, incontestablement, a été trouvé dans les fouilles de Pompéi. En voyant ce chef-d'œuvre, tout naturellement j'ai pensé à toi et je me suis dit : il faut que mon ami Millard vienne voir lui-même ce précieux bijou et qu'il en fasse l'acquisition. Donc, je t'attends. Nous passerons encore quelques doux moments, de ces délicieuses soirées d'autrefois. Saluts à ta femme et à Eugénie.

CLAUDE MONIER.

—Et vous partez ? dit M^{me} Millard.

—Cette question est oiseuse ; si je pars !

—A la recherche de la toison d'or, ajouta M^{me} Millard en riant avec malice.

—Tu peux railler à loisir. Ces sarcasmes de femme superficielle et ignorante ne sauraient déranger un homme sérieux.

—Et votre absence sera-t-elle longue ?

—Je ne crois pas.

—Et vous partez ?

—Ce soir, sans y manquer

X

De sorte que, coïncidence assez curieuse, M. Millard se trouva sur le même bateau que Maurice ; le premier en recherche d'une vieillerie quelconque, le second avec l'espoir que sa tante favoriserait ses projets.

Tous deux avec la même ardeur dans leurs aspirations.

Sur le vapeur, on se salua comme doivent se saluer des gens de bonne compagnie, sachant vivre.

Dans la grande ville de Montréal, on se perd aisément entre voyageurs.

Maurice alla se loger bien modestement chez sa tante Bérénice Félicité, et M. Millard alla chez son ami Monier.

Pendant le trajet, M. Millard et Maurice avaient échangé quelques paroles insignifiantes, de ces paroles qui ne coûtent pas grand chose, comme si elles étaient les dernières.

Montréal, comme aujourd'hui, ne s'aperçoit guère des étrangers qui le visitent, hormis que ces étrangers aient une réputation quelconque ; il en voit tant !

La chronique locale ne fit donc aucune mention ni du bonhomme ni de Maurice.

Seulement, les oisifs remarquèrent M. Millard lorsqu'il débarqua du vapeur, avec son grand parapluie, qui aurait pu abriter toute la ville, et son col qui lui coupait les oreilles...

M. Millard n'était pas connu comme anti-quinnaire ; il ne l'a jamais été. Il y a de ces gens destinés à périr dans l'obscurité. Pauvre M. Millard !

XI



M. Millard et Mlle Bérénice Félicité parlant du fameux vase.

M. Millard se disait que la reconnaissance pour les hommes éminents ne se faisait voir que sur leur tombe. Il n'avait pas absolument tort. Seulement, il oubliait une chose : c'est que les hommes éminents sont rares.

M. Millard aurait aimé qu'un certain bruit de réclame se fit avant sa mort. Il n'aspirait pas à l'apothéose ; il ne l'osait ; mais une petite auréole civique sur son front ne lui eût pas déplu. Il avait, après tout, les nobles aspirations de tous les grands hommes.

Mon Dieu, il est toujours facile d'avoir cette noble ambition ; la difficulté, elle est énorme, c'est de la mériter.

Mais M. Millard ne se rendait pas compte de ces grands obstacles qu'on rencontre dans la vie. Laissons-le en repos pour le moment et parlons encore un peu de tante Bérénice Félicité. Elle

le mérite, c'était une spécialité dans son genre. Mlle Félicité, nous l'avons déjà dit, vivait bien modestement avec sa fille aimée, Mathurine. Cependant, à certains jours elle réunissait sous son toit quelques amies privilégiées—espèce de conciliabule.—On commençait par entendre la basse-messe. Quand on pouvait en entendre deux, c'était mieux ; on faisait preuve d'une grande ferveur. Toutefois, cette grande et excellente piété n'était pas de stricte obligation

La conversation commençait à la sortie de l'église ; on ébauchait là le portrait physique et moral des individus des deux sexes et puis, pour achever la toile, on se rendait chez Mlle Bérénice Félicité.

Il y avait là la veuve Sanschagrin, la veuve Bontemps, la bonnefemme Joliceur, le bonhomme Michelin et autres. Assortiment complet.

Quand la tante était dans ses excellentes humeurs, elle offrait d'abord un verre de vin de sa manufacture. Délicieux !

Et puis, la conversation continuait. On ne parlait pas de ses propres affaires, mais de celles du voisin et de la voisine. Et je vous assure que c'était très intéressant.

Simple manière de babiller chez ces commères. Elles n'avaient pas mauvais cœur, mais une bien triste habitude.

XII

Ce cher Maurice tombait dans les bras de sa bonne tante lorsqu'en débarquant du vapeur.

—Te voilà, enfant prodigue ?

—Oui, ma chère tante et permettez que je vous embrasse avec tout ce que j'ai de tendresse dans le cœur.

—Mais tu as vieilli, Maurice.

—Mon Dieu, l'étude et les inquiétudes.

—Comment, les inquiétudes ? déjà, à ton âge ?

—Mais, ma tante, j'ai vingt-cinq ans.

—C'est vrai, je l'avais oublié ; mais il faut que tu m'expliques tes inquiétudes.

—Je voudrais me marier, ma tante.

—A ton âge, c'est bien naturel et bien permis.

—Et tu viens pour me dire cela !

—Oui, et pour que vous me payiez la corbeille de noces. Vous voyez, ma bonne tante, que je vais au but un peu brusquement.

—Nous causerons de cela tout à l'heure, mais avant parlons de la mariée. Tu m'as un peu négligée, mon petit.

—Ma tante, vous n'avez jamais douté de mon affection, j'espère.

—Non pas ; les circonstances font bien du mal quelquefois. Et le nom de ta fiancée ? Il faut que je la connaisse, avant de lui donner son voile de mariée.

—Le nom n'y fait pas grand chose, mais c'est le caractère de la personne qui pèse le plus dans la balance de nos destinées futures.

—Tu as des idées presque philosophiques, Maurice ; des idées nobles, très souvent incomprises dans le monde. Cependant, quant on se marie, il faut, Maurice, mettre ces idéologies de côté. On doit au moins songer au matériel avant tout. C'est une grande nécessité que le matériel. Tu n'y as pas songé ?

—Ma chère tante, j'y ai tellement songé, à ces besoins matériels de la vie, que je suis venu im-

plorer à genoux votre grande assistance, qui ne m'as jamais manqué.

—Pauvre Maurice, tu as besoin de mes épargnes, elles sont à toi. Mais encore une fois, le nom de cet enfant que tu me parais aimer avec un grand amour, avec ce pur dévouement, je l'espère, qui a toujours été dans notre famille.

—C'est Mlle Eugénie, fille de M. Millard, homme d'une grande respectabilité, et qui plus est, ma tante, a son budget parfaitement à l'abri des créanciers. C'est important, vous en conviendrez.

—Nous allons faire quelque chose, mon enfant. Tu n'as plus de mère, plus d'affection maternelle, tu peux toujours compter sur celle de ta tante.

XIII

M. Millard, accompagné de son ami Monier, arriva un matin chez la tante Félicité, à neuf heures. C'était une heure un peu indue, mais il y avait urgence pour M. Millard.

On annonça la visite. La vieille Mathurine y mit tout le cérémonial possible.

—Mlle Félicité, dit-elle, ça me paraît être de gros messieurs.

Et de suite Mlle Félicité s'était fait une toilette de circonstance.

—Qu'y a-t-il donc, avait demandé Maurice qui logeait au deuxième,

—Des messieurs, avait répété Mathurine, qui paraissent pressés. Je ne sais... Enfin, ils sont en bas, dans le salon.

Mlle Félicité fit à M. Millard et Monier une réception pleine de dignité, à peu près comme celle que faisait Louis XIV, quand il recevait des ambassadeurs.

M. Millard se crut autorisé à prendre la parole.

—Mademoiselle, dit-il, en prenant un air imposant, je crois savoir que vous avez dans votre mobilier un objet de quelque valeur qui vous a été donné par un de vos parents éloignés, et qui, paraît-il, a été trouvé dans les ruines de la ville de Pompéi. Si vous n'avez pas pour cet objet une affection illimitée, voici mon honorable ami, M. Millard, qui désirerait en faire l'acquisition. J'ai dit.

Et M. Monier fit un grand salut à Mlle Félicité qui répliqua :

—Mais, en vérité, j'ignore pourquoi vous attachez une aussi grande importance à cet objet.

—On peut le voir ? demanda M. Millard.

—Je n'ai pas d'objection, dit Mlle Félicité, à ce que monsieur examine l'objet en question ; mais je dois le prévenir que je ne le céderai pour aucun prix à qui que ce soit. Voyez-vous, je tiens presque religieusement à mon humble ménage. Ce sont de petits enfantillages, souvenir de famille, qu'on aime à avoir toujours sous les yeux. Des reliques de famille. Vous comprenez, messieurs ?

—Pas trop, dit Monier, avec une indifférence presque dédaigneuse. Je ne comprends pas que l'on donne tant d'importance à ce vase, qui me paraît n'être qu'un tesson. J'en ai comme cela dans ma cuisine.

—Que connais-tu, toi, dans les souvenirs des vieux temps ?

Et en disant cela, M. Millard était imposant.

Monier garda le silence. Il était foudroyé par les grandes paroles de M. Millard.

XIV

Maurice, par un guichet qu'on pourrait dire providentiel, avait été témoin de cette scène entre sa tante et son futur beau-père.

Il y a parfois des coïncidences qui servent admirablement les gens.

Et Maurice, profitant de la circonstance, après le départ de M. Millard, s'était jeté dans les bras de sa tante en lui disant :

—Ma chère tante, voulez-vous me donner ce vase que M. Millard désire tant. Je vous donnerai en retour une nièce charmante, mon Eugénie adorée. Le voulez-vous ? Pour le vase que je vous demande, j'aurai ma chère Eugénie.

Mathurine crut devoir s'immiscer dans cette conversation d'un si puissant intérêt en faveur de Maurice, qu'elle affectionnait tout particulièrement, parce qu'un jour il lui avait donné une jolie tabatière, imitation d'argent. Les vieilles

filles sont tenaces dans leurs affections comme dans leurs rancunes. On sait cela de vieux temps.

—Chère maîtresse, dit-elle, je ne crois pas que, pour un vase, vous refusiez le bonheur de ce cher jeune homme. Excusez la liberté que je prends, mais je connais votre bon cœur et... j'espère

Mlle Félicité parut touchée de toutes ces chaudes et sympathiques paroles.

—On va aviser, dit-elle ; oui, on y pensera.

Maurice eut un moment d'indicible joie. Evidemment, les apparences lui souriaient. Quand Mlle Félicité disait : *on verra*, c'était tout vu. Maurice savait cela.

XV

Nous demandons pardons aux lecteurs de nos redites à propos de ce célèbre vase qui fascinaient tant M. Millard et la tante Félicité. C'est que, si nous pouvons ainsi parler, c'est un des principaux personnages de cette modeste histoire, puisque c'est lui qui a réglé les destinées, qui ont fait le bonheur de deux amants que nos charmantes lectrices surtout ont déjà appréciés et aimés, nous en avons presque la conviction.

Tant il sera éternellement vrai que les plus petites causes amènent souvent les plus grands effets.

M. Millard, on le conçoit, était revenu de Montréal désenchanté, désappointé. Il était d'une humeur massacrant.

Un jour, et ce fut un jour mémorable pour M. Millard, une voiture s'arrêta devant sa porte. Dans cette voiture était Mathurine, ayant sur les genoux une petite caisse qu'elle portait avec cette précaution d'une marraine qui va faire baptiser un enfant.

Avec cette caisse, il y avait une lettre que Mathurine présenta à M. Millard avec toute la grâce possible.

Cette lettre disait laconiquement :

Je sais que vous affectionnez beaucoup le vase que possède ma chère tante, Bérénice Félicité D..... Voulez-vous me permettre de vous l'offrir comme un gage de profond respect et de la grande affection que j'ai toujours eus pour votre honorée famille.

La lettre était signée : Maurice C...

Dans le délire de sa joie, M. Millard, contre son habitude, jura.

—Je veux que le diable m'emporte, s'écria-t-il, si je m'attendais à cela !

Et ce fut une fête, ce jour-là, dans toute la maison. M. Millard embrassa sur les deux joues Mathurine, qui se laissa faire de la meilleure grâce du monde.

* * *

On devine facilement les événements qui suivirent.

—Eh bien ! beau-père, ne vous l'avais-je pas dit que vous m'accorderiez la main de votre fille ? Elle sera heureuse avec moi, vous pouvez le croire. Quand partons-nous pour Rome ?

Et M. Millard et M^{me} Millard, la bonne, l'excellente mère, embrassèrent leurs enfants en pleurant de bonheur.

Plus tard, Maurice convia à une petite fête de famille ses deux amis, Pierre et Louis. Il y eut des épanchements d'une indicible suavité.

—Maintenant, dit Maurice, mes chers célibataires, compagnons de ma jeunesse, allez-vous en faire autant ?

Eugène L. Le Cour

FIN

Saint-Raphael, 1898.

AVIS AUX JEUNES GENS

QUI SE DESTINENT AUX PROFESSIONS DE L'ART INDUSTRIEL

Il vous faut l'habileté de la main ; c'est là ce que vous pouvez le plus aisément acquérir. Si tous vous n'êtes pas appelés à créer, tous vous pouvez être les dessinateurs exquis, les coloristes et les modelleurs qui, avec des tempéraments variés, traduirez la pensée du maître.

Il vous faut ce qu'on pourrait appeler une sorte de science archéologique qui est, dans l'art du dessin, comme dans un cours de littérature et d'histoire où se forment votre jugement et votre goût critique, mais où ne doit pas se perdre votre personnalité.

Il vous faut la connaissance des moyens industriels. Des maîtres vous initieront par leurs leçons et par des compositions graduées à l'emploi raisonné des matières diverses ; mais nos ateliers vous sont ouverts.

Venez chez nous, vous verrez travailler l'orfèvre, le bronzier, le fondeur, le serrurier.

Entrez dans l'atelier du charpentier, du menuisier et de l'ébéniste. De l'édifice au coffret, voyez comment le bois se prête aux grandes lignes ou aux fins détails de sculpture.

Rendez visite au potier : est-il un art plus simple et plus complaisant ? La terre garde en cuisant la marque du doigt qui l'a pétrié ; elle a des épidermes polis ou poreux, elle prend la matité des pierres ou l'éclat des émaux, elle reçoit tous les décors.

Étudiez les tissus, comprenez le jeu des métiers, sachez comment la machine obéissante répètera votre dessin, combinez dans la trame le croisement des lignes et l'harmonie des couleurs pour la soie ou pour la laine.

D. FALEZE,
Orfèvre.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Delle Adèle Minette, 274, rue Wolfe ; D. Labonté, fils, 2101, rue Notre-Dame ; James E. Paré, 181, rue St-Jacques ; P. O. Cérat, 1892, rue Ste-Catherine ; Théophile Gingras, 817, haut de la rue Sanguinet ; J. B. H. Gariépy, 1442, rue Ste-Catherine ; Dame Lapointe, 508, rue Dorchester ; B. Noël, 543, rue Wolfe ; C. E. Thibault, 1459, rue Ste-Catherine ; Dame Avila Lefebvre, 29, rue Dorchester ; Jos Guilmain, 255½, rue St-Dominique ; Alexandre Ouellette, 463, rue Amherst ; P. Charbonneau, 99, rue St-Hypolite ; Anthime Rochon, 459, rue Jacques-Cartier ; P. St-Jean, 34, Avenue Albert ; Arthur Forsyth, 50, rue St-Denis ; Cyprien Mailhot, 171, rue Maisonneuve ; Thomas Leconte, 384, rue Wolfe ; Dame A Brunette, 211½, rue St-Constant ; Delle Eva Letellier, 1745, rue Ste-Catherine ; Dame J. A. Collet, 418, rue Lagauchetière ; Frs. Lamontagne, 184, rue St-Jacques ; J. B. Jetté, 167, rue St-André ; Delle Adeline Bertrand, 228, rue Cadieux ; Aurélien Beaux, 196, rue Wolfe ; O. Leclair, 163, rue Ste-Elizabeth ; Dame Brunette, 390, rue des Seigneurs.

Québec.—Godias Vézina (\$10.00, coin des rues Bayard et Ste-Anne, St-Sauveur ; Delle Georgianna Roy, 103, rue Coulomb, St-Sauveur ; Th. Lavoie, 30, rue Lachevetière ; O. Beaulé, 22, rue St-Félix, St-Sauveur ; Napoléon Déchène, 232, rue St-Joseph ; Eugène Rancourt, rue St-Ours, St-Roch ; O. A. Alarie, 18, rue Laberge, St-Roch ; Joseph Gagné (\$4.00), 220, rue St-Jean ; William Roth, 44, rue Ste-Anne, St-Sauveur ; C. Chamberland, 7, rue du Pont, St-Roch ; Eugène Martel, 1, rue du Pont, St-Roch.

St-Thomas de Montagny.—Philibert Lamontagne (\$50.00), professeur au Collège St-Thomas.

Chicoutimi.—George Delisle (\$3.00).

St-Eustache.—Madame J. A. Paquin.

Ste-Cunégonde.—Victor Grenier, 3237, rue Notre-Dame ; A. Beaudoin, 102, rue Vinet ; Michel Gagnon, 727, rue Albert.

St-Henri de Montréal.—H. Constant, 69, rue St-Augustin ; Joseph Carpentier, 37, rue St-Philippe.

St-Louis du Mile-End.—Edouard Léonard, 60, rue St-Laurent.

Sherbrooke.—Delle Joséphine Généreux ; A.M. Richer, libraire (\$15.00).

Hull.—Napoléon Thériault, 129, rue Wellington.

Sault-au-Récollet.—C. Paquet.

Ste-Scholastique.—L. A. Taillefer.

CINQUANTE-DEUXIÈME TIRAGE

Le cinquante-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juillet), aura lieu SAMEDI, le 4 AOUT, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES, LA CONVERSATION

Une femme qui sait son métier de maîtresse de maison fait causer ceux qui sont chez elle et parle peu elle-même. Son rôle est de faire valoir la grâce de celle-ci, l'esprit, l'originalité de celui-là la science du savant, le génie du poète, le talent de l'artiste, etc.

Habile en l'art de recevoir, elle sait mettre aux prises les gens qui se conviennent et, ainsi, elle arrive à rendre son salon agréable, tout en se dépensant beaucoup moins.

Toutefois, si elle reçoit des gens timides ou peu causeurs, elle donnera de sa personne, faisant tous les frais nécessaires et imaginables pour ne pas laisser languir la conversation. Un peu intelligente, elle parle à un médecin de son métier, à un officier de la garnison et du régiment, à un magistrat de procès, à un artiste de son art. Ces sujets, tout de personnalité, tout professionnels, ne s'abandonnent que pour éveiller l'esprit du visiteur taciturne ou si l'on a remarqué son goût exclusif pour l'occupation principale de sa vie. Beaucoup de personnes aiment, au contraire, à être distraites de leurs préoccupations habituelles ; dans ce cas, on évoque toute autre matière, celle qui paraît avoir le plus d'attrait pour l'interlocuteur, car il reste bien entendu qu'on doit avoir pour objet non pas son propre plaisir, mais celui de la personne qu'on reçoit.

Quand le salon est très fréquenté, très rempli, les gracieux aides de camp dont nous parlions l'autre jour deviennent presque indispensables. Si on n'a pas de jeunes parentes, il faut essayer de décider une aimable amie intime à tenir ce rôle, tout de bienveillance et de charité mondaine. L'aide de camp se glisse auprès d'une personne isolée dans la conversation générale, c'est-à-dire qui n'y peut prendre part, le sujet dépassant la portée de son esprit ou... tombant trop au-dessous d'une intelligence sérieuse. Le charmant auxiliaire essaye de faire parler avec lui cette personne séparée des autres, soit en l'amusant par une cause rie toute simple, soit en écoutant religieusement le monologue transcendant de celui qu'il s'est chargé de distraire. La maîtresse de la maison ne pourrait, elle, se permettre cet aparté avec un de ses visiteurs. Il lui faut suivre, surveiller la conversation générale. C'est la majorité qui doit l'emporter, dans toutes les assemblées.

Son attention ne peut être détournée une minute ; si elle voit poindre, entre deux interlocuteurs, qui se sont engagés dans ses efforts, dans une sorte de duo, si elle voit naître entre eux une discussion qui menace de tourner à l'aigre, de devenir vive et peu parlementaire, elle doit se jeter à travers... aussi adroitement que possible. A tout prix elle détourne l'orage ; tant pis si elle se prend trop ingénument ; si son manque de savoir-faire excite la critique ; tout vaut mieux que de laisser éclater une querelle chez soi.

On évite, en conséquence, les conversations à écueils, on veille à tenir tous les visiteurs loin des mers dangereuses et orageuses, qu'on appelle religion et politique. On ne peut jamais se reposer de ses soins de pilote habile que si, après avoir jeté un coup d'œil sur le cercle, que des gens de la même opinion. Mais combien c'est rare ! N'abandonnez donc pas le gouvernail. Avec ces précautions, vous forcez vos hôtes à conserver l'urbanité de langage et la grâce des manières qui ont fait la gloire de la société française. Dans la discussion, trop de personnes perdent toute mesure, ce qui est déplorable pour les rapports ultérieurs.

On mettra la conversation sur les événements littéraires, scientifiques ou artistiques du jour... si l'on reçoit des gens intelligents, lettrés ou frottés d'art. On ne peut parler peinture aux gens qui n'y entendent rien, musique à ceux qui l'exécutent, science aux ignorants. On cherche à connaître les goûts, la tour-

nure d'esprit de chacun et à diriger la conversation, de façon que tous les visiteurs puissent y prendre intérêt ensemble ou tour à tour. Par exemple, que deviendra une femme frivole, qui n'aime que les chiffons, dans un cercle où l'on n'agit que les questions philosophiques ? Il faut bien qu'elle puisse parler de robes et de chapeaux.

C'est à quoi servira le petit aide de camp, pendant que la dame du lieu écoutera les philosophes.

ANN SEPH.

PETITES GOURMANDISES D'ÉTÉ

Dans le bouillon, au lieu de pâtes ou de tapioca, jeter une poignée de petits pois frais. Laisser cuire un bon quart-d'heure.

Ajouter un peu de rhum dans l'eau sucrée par le sirop d'orgeat. Cela compose une boisson très saine et très bonne au goût.

Ne pas oublier deux excellents hors-d'œuvre : la salade concombre, bien parfumée d'e-tragon et de cerfeuil ; et les jeunes pousses de céleri qui se mangent crues à la vinaigrette, comme l'artichaut.

Les melons d'eau ou pastèques, qui ne tarderont pas à venir, doivent toujours être mangés très froids, à la glace même s'il se peut. Au moment de les servir on les coupe par un bout, comme un œuf à la coque et on remplace un peu de leur jus par quelques cuillerées de kirsch.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a à Montréal 30 fabriques de chaussures qui donnent de l'emploi à peu près de 4,000 ouvriers, et qui livrent au commerce pour un chiffre de \$4,500,000 de chaussures par an.

— Mariés depuis deux ans. Madame se plaint à monsieur : " Oh ! que ton amour a vite filé ! " " Pas si vite que ta dot, ma chère ! "

— Le gouverneur du New-Hampshire, voyant l'importance que l'élément français prend dans son Etat, a voulu que ses enfants apprennent le français, et leur a donné pour préceptrice une demoiselle Pichette, du comté de Québec.

L'ORIGINE DES BOUCLES D'OREILLES. — Voici, d'après une légende antique, quelle est l'origine des boucles d'oreilles. Sarah, la femme d'Abraham, était belle, mais stérile. C'est alors qu'il s'éprit de sa servante Agar. Sarah en devint naturellement jalouse, et voua à Agar une haine mortelle. Un jour, dans un paroxysme de fureur conjugale, elle jura de défigurer sa rivale. Abraham éprouva, pour la détourner de cet affreux projet, toutes les finesses de la diplomatie amoureuse. Son intercession ne fut pas inutile et il finit par obtenir que le visage d'Agar serait épargné, sauf un point ou plutôt deux : Agar eut les oreilles percées. Abraham, désirant apaiser la douleur de son esclave, introduisit dans chaque bles-ure un anneau d'or. Mais ce n'est pas tout. Sarah n'eut pas plutôt jugé l'effet de ce nouveau remède qu'elle se blessa à son tour pour se le faire appliquer. Le pendant d'oreille était inventé.

DU VÉRITABLE BONHEUR DE L'HOMME. — On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude ; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche : c'est là que se trouve la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur ; et dans cette matière nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personnes de nous le ravir : il est indépendant de tous les accidents de la vie humaine, il reste dans nous, quand tout périt autour de nous. L'homme vertu-

eux peut bien souffrir ; mais dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchants qui sembleraient être les plus heureux des mortels.

— La dernière de Gravoche.

Le sacripant avise l'autre jour, aux Tuileries, une plantureuse nourrice, ornée de son pioupiou et de son nourrisson. Traitressement il s'approche, par derrière du banc où elle était assise, et lui colle au dos une pancarte, que la nourrice a inconsciemment promeneuse, au grand ébahissement des badauds, et sur laquelle on lisait, imprimés, ces mots :

LAIT CHAUD
A TOUTE HEURE

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des États-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 1c pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achèterez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant.

N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuivre pour \$2.25. Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

LA Nourriture



Lactée EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle supplée parfaitement bien le lait de la mère et sauve souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE DYSPÉPTIQUE elle est de la plus grande valeur. Elle est la nourriture La Plus Recherchée pour l'Enfant, La Meilleure pour l'Invalide, La Plus Agréable au Gout, La Plus Économique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00
Nous enverrons une photographie cabinet du Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année. Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins nécessaires à donner aux enfants et aux invalides. En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00.
WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

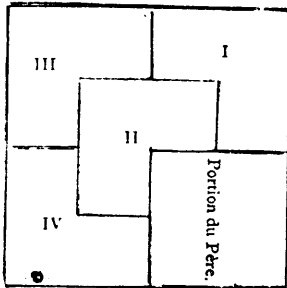
No 409.—DEVINETTE JEU DE MOTS
Cette femme XXX XXXX au bal
Pour y XXXXXX sa brillante toilette.

No 410.—CHARADE
Cher lecteur, mon Entier,
Enfant de mon Premier,
Souvent fait mon Dernier ;
Ne le fais pas toi-même
Ce Dernier, car tu ne serais qu'un sot.
Si tu comprends, lecteur, à demi-mot,
J'y trouverai plaisir extrême.

No 411.—DEVINETTE
Prendre dans les vers suivants les cinq mots
propres à composer un proverbe connu :

Petite fleur de la prairie
Il te faut périr, car la pluie
Abat déjà ton frais minois !
Ah ! que n'es-tu dans le grand bois
Et d'elle et du vent garantie.

SOLUTIONS :
No 407.—



No 408.—Le mot est : Rivière.

ONT DEVINÉ :

Dame C. Roy, Côte-des-Neiges ; A. P. L., Rimouski ; L. A. Taillefer, Sainte-Scholastique ; J. Azarie Renaud, Abdon Gingras, Québec ; Azarie Lefrançois, A. G. Paradis, Césaire Brosseau, Albert Blouin, Jos. Levaucher, Israël Ristigouche, Albert Héty, Montréal ; Alfred Alarie, Lévis ; P. Dion, Sorel.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

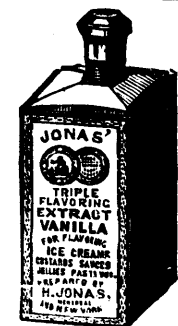
La paralysie vaincue

Bedford, 10 juin 1888.
CIE D'EAU DE SAINT-LÉON, Montréal.
J'ai souffert de la diphthérie à un tel point que mes membres étaient presque paralysés et j'avais beaucoup de difficulté à me remuer, même à l'aide de deux cannes. J'ai fait usage de l'Eau de St-Léon et je puis maintenant braudir une hache ou une faucille aussi facilement qu'un autre et c'est l'Eau de St-Léon qui m'a guéri, je suis certain.

Bien à vous,
W. L. BAILEY.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON
54, CARRÉ VICTORIA
A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

Etable en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Montarde Française. Glycerine. Colletes.
Huile d'Olive en pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10—RUE DE BRESOLES—10
(BATISSÉS DES SEURS) MONTREAL

New-York Illustrated News, Journal au glais publié à New-York, contenant huit pages de gravures de sport, théâtre, etc., et huit pages de texte. Abonnement : 12 mois, \$4 ; 6 mois, \$2 ; 3 mois, \$1. Adresse : Wm. H. Germaine, P.O. Box 1403, New-York City.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

26281



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Grande vente de meubles à réduction durant le mois de Juillet !

Sets de Chambres à coucher, Sets de Salons et Voitures d'Enfants, (au-dessus de \$200, 25 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$150 à \$200. —(20 p. c. d'escompte)
Sets de Chambres et de Salons de \$100 à \$150, (15 p. c. d'escompte).
Tout achat de meubles de \$50 à \$100, (10 p. c. d'escompte).
Argent comptant seulement. Meubles livrés aux bateaux ou aux chars et emballés avec soin sans charge extra.

WM. KING & CIE,
652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

A LA PHARMACIE DU PEUPLE GASTOR FLUID

On trouvera toujours à cette maison, outre les remèdes patentés de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces, Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.
Aussi une grande variété de graines pour oiseaux, nids et bains.
Une visite est sollicitée.

A. F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi de chaque mois

LE QUINZIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

MERCREDI, LE 15 AOUT 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de..	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie attire l'attention de ses clients sur les importants changements opérés dans la nomenclature des lots et les informe en même temps qu'elle discontinue la Deuxième Série (billets de 25 cents.)

Achetez les "Wigwam Shoes" avant d'aller à la campagne

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bottes et Souliers

DE LA VILLE

Les styles les plus nouveaux et les plus nets sont maintenant en vente à des

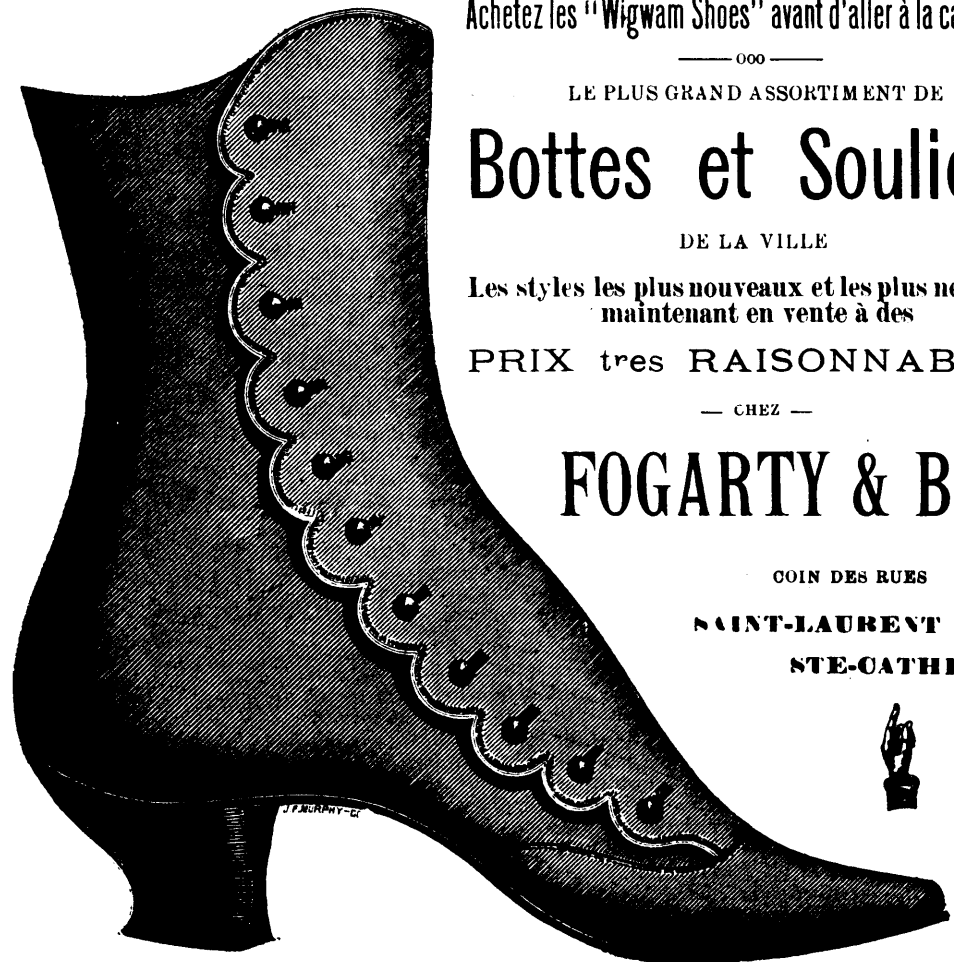
PRIX tres RAISONNABLES

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SANT-LAURENT ET
STE-CATHERINE



Les Chaussures en Kid à \$1.00

Les Chaussures en Kid à \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 juillet 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

V.—LE PARADOR

Vous prenez vos précautions, docteur, dit ce dernier en souriant, et vous voyez que je ne néglige pas les miennes.

—Ce serait une perte irréparable, colonel, et que nous ne pourrions compenser par un million.

Cette parole, prononcée au moment où les voyageurs entraient dans l'auberge, fit faire un soubresaut à Genaro qui, tout en ne dormant que d'un œil, entendait fort bien des deux oreilles. Il se redressa un peu pour attacher un regard de curiosité sur les deux arrivants, puis se dissimulant autant qu'il le pouvait dans son coin, il fit semblant d'être plongé dans un profond sommeil.

—Vous mettez à notre disposition deux chambres à coucher, dit en s'adressant à l'aubergiste celui des deux voyageurs que son compagnon avait qualifié de docteur.

—Et vous nous servirez, ajouta l'autre, ce que vous avez sous la main, un poulet, des œufs, du fromage, du vin. Nos chevaux rentrés à l'écurie, vous leur donnerez une litière fraîche et double ration à chacun.

—Les pauvres bêtes, commenta le docteur, ont en effet plus besoin de repos et de nourriture que nous ; elles n'ont rien mangé depuis notre départ de Balboa.

Ce nouveau mot, joint au premier qui l'avait déjà mis en éveil, faillit trahir la présence de Genaro, qu'aucun des deux voyageurs n'avait encore aperçu. L'homme au bâton noueux avait eu un tressaillement, et peu s'en fallut qu'il ne tombât de son banc.

Pendant il se tint coi ; et, les oreilles grandes ouvertes, les yeux perçants, quoiqu'apparemment voilés par les paupières, il ne perdit pas un geste des voyageurs, pas une syllabe de leur conversation.

—Depuis que ces documents se trouvent entre nos mains, docteur, disait l'un, je ne cesse de réfléchir aux moyens d'atteindre notre but car il ne suffit pas d'obtenir la restitution des biens, il faut encore...

—... Que les coupables soient livrés aux mains de la justice.

—Et que nous exerçons la vengeance réclamée par les victimes.

Il y eut un moment de silence.

Genaro commençait à entrevoir un filon qu'il était curieux de suivre jusqu'au bout.

Malheureusement l'oncle Matéo, qui avait pendant quelques instants abandonné ses clients pour s'occuper d'exécuter leurs ordres, rentra tout d'un coup et d'un ton câlin :

—Je suppose que vous aimerez mieux, senores,

dîner là-haut, où je mettrai le couvert, et où vous serez seuls.

—Volontiers : nous pourrions causer plus à l'aise, docteur, et vous en profiterez pour me raconter vos aventures qui, j'en suis sûr d'avance par le peu que vous m'en avez dit, doivent être très intéressantes.

—Je suis à vos ordres, colonel.

Les deux voyageurs suivirent l'aubergiste qui leur disait :

—Par ici, senores, je vous prie ; l'escalier est un peu raide, mais je vous précède pour vous éclairer.

A peine furent-ils sortis que Genaro se dressa sur son séant :

—Il y a des cas où l'on voudrait être mouche pour pouvoir entrer librement partout, dit-il. Ces inconnus ont évidemment un secret et il en est des secrets comme des occasions : il faut savoir les saisir quand ils se présentent.

Il eut un moment de réflexion et allait se laisser retomber sur son banc lorsque Matéo accourut,

la faim. En peu de temps le lapin avait disparu par portions à peu près égales dans l'estomac des deux gargantuas navarras, et les brocs qui s'étaient succédé sur la table attestaient que l'on n'avait pas oublié de boire.

Genaro roula une cigarette.

—En attendant, dit-il, que Marouja ait fini de préparer le repas de ces senores d'en haut, nous avons le temps de revenir à cette vieille eau-de-vie, épilogue indispensable d'un bon dîner d'amis et qui, si vous en avez gardé depuis seize ou dix-sept ans, doit être excellente aujourd'hui.

—Je n'en ai plus qu'une bouteille, répondit Matéo, et je suis heureux de pouvoir la déboucher avec vous.

Il se leva pour aller la prendre dans un bahut et revint bientôt avec deux grands verres qu'il remplit jusqu'au bord.

Les deux camarades les vidèrent d'un trait.

—Voyez-vous, Matéo, dit Genaro en lui donnant familièrement une tape sur l'épaule, quand on n'est pas riche, à notre âge, c'est qu'on n'a pas voulu l'être.

—La fortune ne vient pas toujours à celui qui l'appelle, ami, répondit l'aubergiste.

—On la chasse souvent par de sots scrupules. Vous devez en avoir fait plus d'une fois l'expérience.

L'aubergiste haussa les épaules :

—Je n'ai jamais eu comme vous, Genaro, la chance de courir le monde, j'ai passé toute ma vie entre ces quatre murs.

Genaro remplit les deux verres

—Je ne boirai plus, dit Matéo ; cette eau-de-vie, quand on n'y est plus accoutumé, alourdit la tête.

—Bah ! vous dormirez, et qui dort est heureux !

—Je dois servir dans un moment ces senores.

—Eh ! si vos jambes ne vous soutiennent pas, je servirai à votre place ; l'eau-de-vie n'a pas plus d'effet sur moi que l'eau pure.

—Je sais qu'autrefois vous buviez beaucoup.

—Maintenant je bois davantage.

Et pour en donner la preuve, il avala le liquide d'une seule gorgée.

—Vous ne pouvez bouter un camarade, cher, ajouta-t-il en désignant le verre encore rempli.

—Non, je ne pourrais plus me lever.

—Je monterai là-haut à votre place.

—C'est impossible.

—Je crois, au contraire, que c'est nécessaire. Dans un hôtel bien tenu, ce n'est pas le patron qui sert lui-même.

Cela donne tout de suite l'idée de sa gêne et enlève le droit d'enfermer l'addition. Je serai votre garçon.

L'oncle Matéo, vaincu par l'argumentation de son amphitryon, vida son verre. Genaro versa aussitôt une troisième rasade.

L'aubergiste était de ces pêcheurs qu'il suffit de remettre sur la pente de leurs inclinations pour triompher de leurs résistances.

—J'ai été bien des fois sur le point de faire fortune, dit Genaro, surtout quand j'étais au château de Balboa, mais la jeunesse est étourdie et ne songe pas au lendemain.

—C'est vrai, répondit l'aubergiste, et tout entier au raisonnement de son ami, il l'imita machinalement en buvant sans laisser une goutte de son verre.



Le château de Balboa.

la bougie à la main :

—Vite, vite, Genaro, à table, dit-il, vous n'avez pas de temps à perdre si vous voulez manger le premier.

Une idée jaillit tout à coup du cerveau du dormeur.

—Vous n'avez pas dîner vous-même, tio Matéo, je gage ; vous allez me tenir compagnie ; entre vieux camarades, point de façons.

L'aubergiste voulut faire une objection, mais il se vit emprisonné dans les bras de son client, qui le conduisit jusqu'à la table et le fit asseoir de force, tandis qu'il criait :

—Servez-nous tout de suite, Maronja, nous sommes pressés.

VI.—LE CRIADO

Genaro avait d'excellentes dents aiguës par

—Heureusement, continua Genaro, que tous les jours ne sont pas mauvais.

Et tirant de sa poche les quatre pièces d'or qui lui restaient, il les fit sonner dans sa main.

Les yeux de l'aubergiste brillèrent d'un éclat de convoitise.

—Tant d'or à vous seul, Genaro ?

—A nous deux, cher, dit l'amphitryon en poussant la moitié de son trésor vers son invité ; entre camarades, tout est commun.

L'oncle Matéo eut un sourire pâteux.

—Je bois à votre générosité, dit-il en remplissant les verres pour la quatrième fois.

L'aubergiste était dans le ravissement, et comme il avait l'ivresse gaie :

—C'est bon, reprit-il après un moment de silence, vous avez voulu fêter notre rencontre en camarade...

Puis, il ajouta, laissant tomber sa tête sur sa poitrine et de là sur la table.

—Je vous l'avais bien dit, cette eau-de-vie alourdit la tête... mais c'est égal, elle est délicieuse, et je ne veux pas qu'il en reste pour d'autres.

Il vida le fond de la bouteille dans son verre, le lampa et se recoucha sur la table :

En ce moment, Marouja parut à la porte de la cuisine :

—Tout est prêt, dit-elle, je suis déjà en retard, montez vite.

Ne recevant pas de réponse, elle vint jusqu'à la table où elle trouva l'aubergiste ronflant et rêvant tout haut de richesses et de monceaux d'or.

Elle le secoua inutilement.

—Je ne puis pourtant pas servir moi-même, bougonna-t-elle, et laisser brûler mes casseroles entières allées et venues. Diable d'ivrogne !

—Ne vous fâchez pas, Marouja, dit Genaro en se levant avec tout son sang-froid, je servirai de remplaçant au patron.

Et, se rapprochant d'elle, il lui chuchota doucement à l'oreille :

—Taisez-vous ; nous partagerons le pourboire, qu'il aurait gardé seul.

Puis, laissant l'oncle Matéo causer avec l'interlocuteur imaginaire de tout homme ivre, il prit une serviette d'une main, la bougie de l'autre, et, sans attendre la réplique de Marouja, conclut à demi-voix :

—Sachons d'abord s'ils s'impatientent.

La cuisinière, forcée d'accepter cet aide, après tout serviable, entra dans sa cuisine en grommelant, non sans lancer des regards furieux à son maître, qui avait enfin achevé son monologue et ronflait maintenant à ne pas entendre près de lui le bruit du canon.

Pendant ce temps, Genaro avait gravi l'escalier qui conduisait au premier étage et, arrivé à la porte de la chambre où étaient les deux voyageurs, il avait colé d'abord son œil, puis une oreille à la serrure.

Il avait pu, grâce à ce double moyen d'espionnage, s'assurer que les deux messieurs étaient assis devant le feu et causaient.

Leur conversation semblait les préoccuper entièrement.

Ne pouvant entendre ce qu'ils disaient, Genaro eut un geste de dépit, puis, prenant tout à coup une résolution décisive, il ouvrit la porte et pénétra dans la chambre.

Les voyageurs le regardèrent avec un mouvement de curiosité et interrompirent leur entretien.

Du premier coup, le regard de Genaro avait fait le tour de la pièce. Sur le canapé, près de la fenêtre, il avait aperçu d'un côté la valise, de l'autre un paquet qui était, suivant toute apparence, une liasse de papiers enveloppés dans un autre papier plus épais. Près du paquet se trouvait un pistolet.

Une joie secrète illumina ses traits. Si l'un des voyageurs l'avait observé attentivement, il n'aurait pas manqué de constater que cet homme, dont la passion ne laissait rien augurer de bon, était évidemment disposé à faire un mauvais coup.

Tout, en effet, dans ses yeux et ses traits révélait le dessein de s'emparer de ces papiers. Le difficile était de réussir dans cet audacieux projet. Mais Genaro était de ceux qui, en fait d'audace, jouent sans sourciller leur va-tout.

Son inspection achevée, sans s'approcher du canapé, il resta au milieu de la chambre, dans l'attitude d'un garçon d'hôtel connaissant ses devoirs, et dit avec prévenance :

—Ces messieurs seront servis quand ils le voudront.

—Servez-nous tout de suite, dirent les deux voyageurs en même temps.

Genaro s'inclina et sortit, laissant la porte légèrement entrebâillée.

Puis, éteignant promptement la bougie, il s'arrêta sur le palier, et la tête penchée en avant, retenant son souffle, il tendit l'oreille.

Comme il s'y attendait, la conversation suspendue par sa présence dans la chambre se renoua aussitôt après son départ.

C'était le docteur qui parlait.

—Ma convalescence fut très longue, disait-il. Quoique la blessure que je m'étais faite à la tête en tombant sur l'angle du parapet de ma porte d'entrée se fût assez vite cicatrisée, grâce aux soins d'un de mes confrères d'Hendaye, la secousse morale que j'avais éprouvée en trouvant ma maison pillée, ma femme et mes enfants disparus avait été si violente qu'on désespéra longtemps de me sauver. Je ne recouvrai mes sens qu'au bout de plusieurs jours, et deux mois s'étaient écoulés depuis les tristes événements dont je viens de vous faire le récit quand on me permit d'entreprendre ce voyage à Balboa, auquel se rattachaient toutes mes résolutions.

—Je n'ai pas besoin de vous dire quel accueil plein d'affection me fit le père Anselme. Nous avons eu tous deux hier la preuve de son dévouement.

Le docteur s'arrêta. Ses yeux venaient de se fixer sur la porte de la chambre. Il lui avait semblé qu'on la poussait du dehors. Mais n'entendant aucun bruit, il crut pouvoir reprendre son récit, d'autant plus que la porte paraissait bien fermée.

Elle l'était en effet, Genaro, dont l'œil restait attaché à la serrure, avait remarqué le geste soupçonneux du narrateur, et doucement il avait tiré le bouton à lui.

Lorsqu'il vit que le docteur avait le regard dirigé ailleurs, il entrebâilla de nouveau la porte avec une extrême précaution et continua d'écouter.

—Ce fut le père Anselme qui enfouit avec moi la caisse de fer renfermant le manuscrit et les autres papiers, et ce fut Mauricio qui, avec mon aide, plaça la pierre à l'endroit où nous venons de retrouver ce trésor.

En achevant cette parole, le docteur étendit le bras vers le canapé.

Derrière la porte, Genaro ne put réprimer qu'avec la plus grande peine un mouvement de satisfaction. Il était maintenant sûr de ne pas s'être trompé.

Il se redressa tout à coup et resta quelque temps immobile, songeant aux moyens d'exécuter son plan.

Mettre la main sur les papiers et les emporter n'était pas ce qui l'embarrassait le plus. Il n'avait pendant le repas des voyageurs, qu'à profiter de leur premier moment de distraction, à saisir la liasse et à prendre la fuite. Mais c'était alors que naîtraient les complications.

—Fuir ? se disait-il. Evidemment ; mais où ? Comment ? Sauter par la fenêtre, il n'y a pas à y penser. Elle a dix pieds de haut, et puis elle est fermée. Le temps de faire jouer l'espagnolette, je serais pris. Et le colonel est homme à me brûler la cervelle. Il faut trouver un expédient moins brusque et moins périlleux.

Soudain il se frappa le front, et, s'accroupissant, il se traîna jusqu'à l'escalier en se soulevant sur les mains pour étouffer le bruit qu'il aurait fait s'il avait marché sur ses pieds. Ensuite il descendit à pas de loup. Arrivé au bas il ralluma sa bougie et rentra dans la salle où l'oncle Matéo dormait toujours, étalé sur la table.

Près de la huche étaient deux grandes corbeilles d'osier, larges et profondes, servant à distribuer dans la basse-cour le grain, les croûtons de pain et les débris de légumes dont on nourrissait la volaille. Une des corbeilles était vide. Genaro la prit par l'anse et la porta dans la cuisine.

—Mettez là, dit-il à Marouja, les assiettes, les couverts, les couteaux, les serviettes et deux bou-

teilles de vin. Je n'aurai de la sorte pas cent voyages à faire au lieu d'un.

On voit que vous êtes avisé, repartit la cuisinière.

La corbeille pleine, Genaro passa l'anse sous son bras et reprit lestement le chemin de l'escalier.

Dans l'intervalle, le docteur avait poursuivi sa narration :

—Quelle fut ma perplexité, dit-il, lorsqu'arrivé au château, j'appris que le surlendemain de l'inhumation de la duchesse, don Alexandre était parti avec Pablo Garcia, en chargeant un de ses serviteurs, don José Mazo, de l'administration des domaines et en lui annonçant qu'il se rendait par Bordeaux en Amérique et prolongerait son absence au moins pendant un an.

—Je n'avais sur moi que ma trousse de chirurgie, mes pistolets et les quelques billets de banque que j'avais trouvée dans le manuscrit de la duchesse. Mon parti fut vite pris. Je remerciai don José des informations qu'il m'avait données et, sans entrer dans d'autres explications sur l'objet de ma visite, je quittai le château. Un domestique que je questionnai en passant m'indiqua l'endroit où je pouvais trouver la diligence allant à Irun. Je ne tardai pas à y monter.

—Le lendemain j'étais à Hendaye et dans la soirée à Bordeaux. Dès mon arrivée je courus au port, aux messageries maritimes, partout où l'on pouvait me fournir des renseignements sur les passagers partis pour l'Amérique depuis deux mois.

—Mes recherches restèrent trois jours sans résultat. Cependant, à force d'interroger, je parvins à découvrir que le duc de Balboa avait logé six semaines auparavant chez la général Zurbano, qui, depuis les événements de la régence d'Espartero et le soulèvement de Barcelone, habitait la France.

—Le vieux général, sans me faire aucune question et tout en me parlant beaucoup des pronunciamientos de 1843 et de ses anciens compagnons d'armes : Lopez, Serrano, Caballero, Narvaez, O'Donnell, me dit incidemment que don Alexandre s'était embarqué pour le Mexique et résidait très probablement dans l'un des *partidos* ou districts de la confédération. La dernière lettre qu'il avait reçue du duc lui annonçait son arrivée à la Vera-Cruz.

—Le même jour, je retournai au port. Un vaisseau y appareillait en destination de San-Francisco. Je réglai aussitôt le prix de mon passage et nous mimés à la voile quelques heures après.

—Je passe sur les incidents de la traversée et de mon séjour en Californie où je ne fis qu'attendre une occasion de me transporter à la Vera-Cruz. Mais les soixante-dix jours d'angoisses que j'eus à subir jusqu'au moment de mon arrivée dans la ville mexicaine furent peut-être la période la plus cruelle de mon long supplice.

—J'avais eu le temps, sur le bateau, d'apprendre de nombreux détails de la vie au Mexique et plusieurs passagers, qui avaient longtemps résidé dans cette partie de l'Amérique, m'avaient édifié sur les mœurs de la colonie européenne établie dans cet Etat voisin des *placers* du Rio Colorado et peu éloigné des régions encore inexplorées du Nevada.

—Tous ceux qui avaient échoué dans leurs aventures, dans leurs conquêtes de pays inconnus, dans leurs pêches aux pépites, affluaient vers la république mexicaine et y composaient une population redoutable de bandits, toujours prêts au meurtre.

—Je m'étais demandé souvent quels motifs avaient pu pousser vers ce pays le duc de Balboa, devenu maintenant, grâce à son crime, possesseur d'une fortune immense. Dès mon arrivée à la Vera-Cruz je fus tiré d'incertitude.

—Après avoir choisi un hôtel, j'étais entré le soir même de mon installation, dans un des restaurants en renom, la *fonda Inglesa*, où j'avais été attiré par le luxe de la décoration intérieure, et, sans aucun doute par la Providence.

—En pénétrant dans la vaste salle qui servait de café, je vis au fond un large et somptueux escalier. Tandis que mes regards en gravissaient les degrés de marbre, j'aperçus un homme d'une cinquantaine d'années qui descendait à pas lents.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 juillet 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

XXXIX

L nous faudrait de nombreuses pages, il nous faudrait un volume entier, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs les orages et les accalmies qui se succèdent dans l'esprit de M. d'Hérouville, lorsqu'il se retrouva seul au fond de son appartement, et qu'il lui fut possible de réfléchir à tout ce qu'il venait d'apprendre d'une façon si imprévue et si foudroyante. Tantôt des ouragans de colère et de jalousie grondaient dans l'âme du malheureux gentilhomme à la pensée de ce vicomte de Cavaroc, qu'il ne connaissait pas, qu'il avait à peine entrevu dans les salons de la marquise de Langeac, et qui soudainement se trouvait mêlé de la façon la plus intime et la plus inexplicable à tout un côté mystérieux de l'existence de Pauline. Tantôt il réussissait presque à se persuader que le hasard seul était coupable, que les apparences étaient menteuses, que la marquise n'avait rien de commun avec Cavaroc, que cet emprunt de deux cent mille livres cachait un secret innocent, peut-être même honorable, et enfin qu'il suffirait d'une explication courte et simple de la jeune femme pour dissiper tous les nuages, anéantir tous les soupçons et rendre lumineuses les ténèbres menaçantes au milieu desquelles il était plongé. Dans ces moments-là, M. d'Hérouville se sentait calmé par des bouffées rafraîchissantes de confiance et d'espoir, mais, presque aussitôt, il se retrouvait face à face avec l'évidence sombre et fatale, la jalousie reprenait le dessus; Pauline lui semblait la plus lâche et la plus infâme des créatures; il arrachait les ailes de l'ange adoré si longtemps, et il enfongait ses ongles ensanglantés dans sa poitrine haletante. Après deux heures de ces combats sinistres, dont les tortures suffiraient à creuser des rides et à blanchir les cheveux sur un front de vingt ans, Tancred comprit qu'il allait devenir fou s'il restait longtemps en présence de lui-même. Il ne se donna pas le temps de la réflexion.

Il prit machinalement son chapeau, son épée, et il sortit de l'hôtel sans savoir de quel côté se dirigeraient ses pas.

XL

Les événements imprévus devaient se succéder sans relâche pendant cette journée, comme se succèdent les coups de foudre dans un ciel orageux... Tancred venait à peine de quitter l'hôtel, il suivait rapidement l'un des bas côtés de la rue, ne voyant rien, n'entendant rien, et presque semblable à un somnambule qui ne se rend pas compte de ses actes. Un homme jeune encore, remarquablement beau, vêtu avec la plus parfaite élégance et portant l'épée et les talons rouges, s'avançait à la rencontre de M. d'Hérouville... Sans doute ce gentilhomme était non moins distraité que notre héros, car il ne dévia point de la ligne droite et ne relentit pas sa marche au moment où un choc devenait inévitable entre lui et le marquis. Ce choc fut rude. Le gentilhomme inconnu faillit, du moins en apparence, tomber à la renverse et son chapeau amplement galonné d'or roula dans la poussière. M. d'Hérouville eut en ce moment conscience de sa complète absorption morale; il se crut seul coupable de cet abordage involontaire, il salua courtoisement et il murmura :

—Je suis vraiment désolé, monsieur, de ce qui vient d'arriver et je vous en fais mes excuses...

—Vos excuses ! répliqua l'inconnu d'un ton arrogant, je ne les accepte pas ! vous êtes un brutal et un maladroit !...

Ces paroles si inconvenantes en une telle circonstance, cette injure grossière et gratuite, rappelèrent complètement Tancred à lui-même. Il devint plus pâle encore qu'il ne l'était une seconde auparavant, et il dit, les dents serrées :

—J'ai mal entendu, sans doute... Répétez, monsieur, je vous prie...

L'inconnu répéta.

—Et maintenant, ajouta-t-il, ramassez mon chapeau, je vous l'ordonne !...

—Drôle ! s'écria Tancred hors de lui, prenez garde ! si je ne vous considérais comme un fou, je vous châtierais à l'instant...

—Faites-le donc ! dit l'inconnu en tirant son épée.

Ce qui précède était de nature, en tout pays, et particulièrement à Paris, à rassembler la foule. Quoique la rue Saint-Dominique n'ait jamais été bien passante, un cercle de badauds et de curieux commençait à se former autour des deux hommes.

—Vous cherchez une querelle, monsieur ? fit Tancred fort peu désireux de se donner en spectacle, et reprenant tout son sang-froid.

—Ce n'est pas une querelle que je cherche, c'est une réparation qu'il me faut... vous m'avez appelé drôle, et ce mot veut du sang...

—Soit, monsieur... nous nous verrons ailleurs qu'ici quand il vous plaira... je suis le marquis d'Hérouville et voilà mon hôtel.

—Moi, je suis le chevalier de la Morlière et je vous tuerai demain matin...

Tancred, pour toute réponse, haussa les épaules.

—Mes témoins seront chez vous dans deux heures, monsieur le marquis, reprit La Morlière, faites en sorte qu'ils y trouvent les vôtres...

—Soyez sans inquiétude, monsieur le chevalier, on ne les fera point attendre...

Ces mots terminèrent l'entretien. Les deux adversaires échangèrent un salut hautain et se séparèrent, au grand désappointement des curieux qui pendant quelques secondes avaient espéré qu'un combat singulier immédiat allait leur procurer le spectacle le plus intéressant et le plus dramatique. Chose étrange ! M. d'Hérouville marchait maintenant d'un pas allègre, la tête moins basse et le cœur moins oppressé... Ce duel imprévu, qui venait de tomber ainsi du ciel sur son passage, lui apportait un soulagement véritable en le forçant à se distraire de ses pensées douloureuses, de ses déchirantes réflexions... D'ailleurs la perspective d'être tué quelques heures plus tard ne l'effrayait point. Le calme profond de la mort lui semblait désirable au milieu des angoisses qu'il éprouvait... Il envisageait l'éternel repos avec complaisance, et il l'appelait de tous ses vœux comme le voyageur brisé de fatigue appelle le sommeil réparateur... Tancred avait besoin de se procurer sans retard deux témoins. Il se rendit rue Cassette chez un de ses plus chers camarades, le comte d'Anhalt, lieutenant-colonel aux dragons de la Reine, et il fut introduit sur-le-champ.

—Quelle joie de te voir ! s'écria le comte, je te croyais absent de Paris...

—Je suis à Paris depuis hier et pour un laps de temps très-court.

—Et tu as pensé à moi ! bravo ! voilà le fait d'un véritable ami...

—Ma visite est intéressée...

—Elle ne m'en est pas moins agréable... de quoi s'agit-il ?

—J'ai un duel, et j'ai compté sur toi...

—Tu as bien fait... quand te bats-tu ?

—Demain...

—A quel propos ?

—Sans aucun propos... J'ai heurté tout à l'heure un gentilhomme dans la rue, très involontairement, et ce gentilhomme m'a insulté et provoqué...

—Ton gentilhomme est un manant...

—C'est mon avis, mais peu importe...

—Comment s'appelle-t-il ?

—Le chevalier de La Morlière...

—Ah ! ah ! ce drôle est La Morlière... eh bien ! mon cher marquis, tu ne te battras pas...

—Pourquoi donc ?

—Parce que La Morlière est un faquin audessus du mépris d'un honnête homme, un chevalier d'industrie, un escroc, un coupe-jarret, un drôle enfin de la pire espèce avec lequel le mar-

quis d'Hérouville ne peut se rencontrer sur le terrain...

—Je m'y rencontrerai cependant.

—C'est impossible !

—Je te donne ma parole d'honneur que cela sera... j'ai accepté la provocation, je dois en subir les conséquences.

—Mais ce La Morlière est un spadassin qui vend son épée à quiconque veut se débarrasser d'un ennemi... il passe pour le plus habile bretteur de Paris... un duel avec lui, c'est la mort...

—Tu m'estimes assez, je l'espère, pour être certain que je ne reculerais point devant une telle considération...

—Bref, tu veux te battre, quand même ?

—Je veux me battre, et je me battraï...

—Alors, que ta volonté soit faite... je me résigne à t'accompagner.

—Merci, cher comte, j'étais sûr de toi, le vicomte de Velclerc sera mon second témoin... nous allons passer chez lui pour le prendre...

—C'est donc bien pressé ?

—On ne peut plus pressé... Les témoins du chevalier de La Morlière seront chez moi dans deux heures.

—Allons...

Tancred et le comte d'Anhalt se dirigèrent vers le logis du vicomte de Velclerc. Ce dernier ne se trouvait pas chez lui et n'y devait rentrer que fort tard. Les deux gentilhommes frappèrent inutilement à la porte de plusieurs de leurs amis communs. Tous étaient absents. M. d'Hérouville dut se résoudre à regagner la rue Saint-Dominique avec un seul témoin.

—Tu recevras les seconds du chevalier, dit-il à M. d'Anhalt, et nous aviserons ce soir à nous mettre en mesure pour demain... A l'heure dite, deux escogriffes de mine suspecte, se disant nobles comme le roi, et se prétendant officiers dans quelque légion étrangère, se présentèrent à l'hôtel au nom de La Morlière. Le comte d'Anhalt les reçut, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à leur cacher son profond mépris. Il fut convenu que la rencontre aurait lieu le lendemain, à l'épée, dans le bois de Vincennes, en face du Donjon. Ces points importants une fois réglés, les deux escogriffes battirent en retraite, et M. d'Anhalt rejoignit Tancred, auquel il rendit compte de ce qui venait de se passer, et qui se déclara complètement satisfait...

—Maintenant, reprit le gentilhomme, je te quitte et je vais me mettre en quête d'un deuxième témoin, car il faut que les choses se passent de façon régulière, sinon je ne me mêle plus de rien...

—Ce qu tu feras sera bien fait... murmura M. d'Hérouville.

Le comte allait se retirer, lorsque la porte de la chambre dans laquelle se trouvaient les deux amis s'ouvrit brusquement. Hector de Rieux parut sur le seuil, courut à Tancred, lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa avec la plus tendre effusion.

—Vous ici, mon cher enfant ! s'écria le marquis très ému, ah ! combien je suis heureux de vous voir ! Mais comment se fait-il que vous ayez quitté votre oncle ? Dites-moi bien vite qu'il n'est pas arrivé malheur à ce digne vieillard !...

—Non, grâce au ciel !... répondit vivement Hector. Le mieux dont je vous parlais dans mes dernières lettres s'est soutenu. Aujourd'hui, mon excellent oncle va presque bien... il n'a pas voulu retarder plus longtemps mon bonheur... il m'envoie me marier... il espère que je lui mènerai bientôt ma femme. Je suis descendu de chaise de poste il y a tout au plus une heure... je viens d'apprendre que ces dames étaient à Port-Marly. Nous allons partir à l'instant pour les rejoindre, n'est-ce pas ?

—Hélas ! mon enfant, c'est impossible ! nous ne pouvons partir aujourd'hui.

—Pourquoi ce retard ?... Quelle affaire si grave vous retient donc à Paris ?...

Une affaire bien grave en effet, et pour laquelle j'ai besoin de vous. Je me bats demain avec un méprisable adversaire, et c'est le ciel qui vous envoie, car vous me servirez de second témoin...

Pendant tout le reste de la journée, Hector de Rieux ne quitta pas son futur beau-frère, et il ne

se sépara de lui que bien avant dans la nuit. Tancredé, resté seul enfin, ne songea point à chercher le sommeil qu'il savait bien ne pouvoir trouver. Il s'assit à son bureau, et, en prévision de sa mort probable, il écrivit un testament par lequel il laissait à sa veuve la jouissance de la plus grande partie de sa fortune. A ce testament, il joignit une lettre qui ne contenait que des paroles d'indulgence et de pardon, et qui devait être remise à Pauline après le duel, si l'issue de ce duel était fatale. Le jour parut. Tancredé, malgré sa force physique, se sentit alors épuisé de fatigue. Les terribles émotions de la veille l'avaient brisé... il était très faible, et chancelait comme un convalescent. Il voulait cependant à tout prix faire bonne contenance sur le terrain, il passa dans son cabinet de toilette, et des ablutions d'eau glaciale le ranimèrent et rendirent du ton à ses nerfs et à ses muscles détendus.

—Je veux revoir, pour la dernière fois, l'appartement de ma femme... se dit-il ensuite, cette chambre où j'étais heureux... où je croyais follement que mon bonheur serait éternel.

XLI

Sept heures du matin venaient de sonner au moment où M. d'Hérouville franchit le seuil du délicieux sanctuaire dont Pauline avait été si longtemps la divinité chaste et charmante. Qu'on juge de la surprise du marquis, lorsqu'il entendit ouvrir et fermer des portes dans l'intérieur de cet appartement qu'il croyait en effet désert. Son cœur cessa de battre.

—Si c'était Pauline!... se dit-il, peut-être, pour se justifier, lui suffirait-il d'un seul mot!...

Cette illusion fut de courte durée. Une dernière porte s'ouvrit, et le marquis se trouva face à face avec Gertrude qui lui fit la révérence, tout en essayant hypocritement de la main droite ses yeux effrontés d'où ne s'échappait aucune larme. Cette soubrette honorable traînait de la main gauche sur le tapis un grand sac de nuit, bourré de linge et de vêtements jusqu'à la gorge.

—Que faites-vous ici, mademoiselle? s'écria Tancredé stupéfait.

—Monsieur le marquis le voit bien... répondit la camériste d'un ton dolent, j'emporte mes hardes.

—Depuis quand n'êtes-vous plus à Port-Marly?

—Depuis hier au soir... Je suis partie cette nuit, dans une carriole, et j'ai failli être arrêtée et dévalisée par des voleurs tout le long de la route.

—Pourquoi donc avez-vous quitté si brusquement madame la marquise?

—Hélas! monsieur le marquis, ce n'est pas moi qui ai quitté madame... je l'aimais bien trop pour cela! c'est madame qui m'a chassée honteusement, sans même vouloir me permettre de rester au château jusqu'au matin, quoique je l'aie priée, suppliée, et conjurée à genoux.

—Vous aviez donc fait quelque chose de bien grave?

—Je jure devant Dieu qui m'entend, que je n'avais rien fait de mal...

—Enfin, à tort ou à raison, madame la marquise vous accusait?

—Non, monsieur.

—Espérez-vous me faire croire que vous avez été congédiée ainsi sans motif?

—Il y avait un motif.

—Lequel?

—Pour mon malheur, je savais des choses que je n'aurais pas dû savoir...

—De quelles choses parlez-vous? demanda Tancredé avec un commencement de vague épouvante.

—Je prie en grâce monsieur le marquis de ne pas m'interroger à ce sujet.

—Pourquoi?

—Parce qu'il me serait impossible de lui répondre.

—Qui vous en empêcherait?

—Le respect, d'abord... Ensuite j'ai de la religion tout comme une autre, et je sais qu'il faut rendre le bien pour le mal.

—Vous ai-je donc fait du mal, mademoiselle?

—Jamais, au grand jamais!... que Dieu me préserve d'avancer un pareil mensonge!... Personne n'ignore combien monsieur le marquis est bon!...

—Alors, que signifient vos paroles?... Comment me manqueriez-vous de respect?

—Eh! ce ne serait pas à monsieur le marquis.

—A qui donc?

Gertrude garda le silence.

—A madame la marquise, peut-être? reprit Tancredé.

—Je répète à monsieur que je ne puis répondre.

—Il le faut cependant, mademoiselle... Vous en avez trop dit pour ne pas aller jusqu'au bout! vos réticences sont de nature à compromettre d'une façon très grave votre maîtresse dans mon esprit... J'ai le droit d'exiger des éclaircissements, et je les exige.

—Ah! monsieur le marquis, que me demandez-vous là!... balbutia la camériste avec une expression de trouble et d'embarras parfaitement naturelle.

—Je vous demande la vérité, rien que la vérité!

—Elle est si difficile à dire.

Tancredé était à bout de patience. Ses terreurs instinctives redoublaient à chaque mot. Il voulait savoir, et cependant la pensée de ce qu'il allait apprendre le troublait jusque dans la moëlle de ses os. Il frappa du pied.

—Encore une fois, s'écria-t-il avec colère, parlez, je le veux!... vous voyez bien que j'attends, et mon attente doit avoir un terme!

Gertrude se mit à trembler de tous ses membres.

—Monsieur le marquis m'épouvante... balbutia-t-elle. Voilà que toutes mes idées s'embrouillent dans ma tête.

Tancredé s'efforça de redevenir calme, ou du moins de le paraître.

—Je ne cherche point à vous effrayer, reprit-il, je veux seulement connaître les choses que vous savez (disez-vous tout à l'heure), et que vous n'auriez par dû savoir... Quelles sont ces choses? de quoi s'agit-il?

—Il s'agit des secrets de madame la marquise.

Un frisson d'agonie passa sur l'épiderme de M. d'Hérouville.

—La marquise a donc des secrets?... murmura-t-il d'une voix éteinte.

—Que trop!

—Qui vous les a révélés?

—Le hasard.

—De quelle nature sont-ils?

—Je ne sais comment apprendre cela à monsieur le marquis... Je ne suis qu'une pauvre fille, mais je suis honnête, et je ne voudrais rien avoir de pareil à cacher... non, monsieur, pour tout l'or du monde!

—Supposez-vous donc que la conduite de madame la marquise n'a pas toujours été honorable et irréprochable?

—Est-ce une conduite honorable et irréprochable pour une femme mariée que d'aller, en cachette de son mari, au bal de l'Opéra?

Tancredé, pendant une ou deux secondes, ressentit un immense soulagement. L'accusation lui semblait à tel point absurde, insoutenable, insensée, qu'elle s'écroulait d'elle-même.

—Allons, mademoiselle, murmura-t-il avec un mouvement d'épaules dédaigneux, vous êtes folle! j'ai commis une bassesse en vous interrogeant, et j'en suis puni!... C'est justice.

Gertrude regarda Tancredé fixement, d'un air rassuré et presque railleur.

—Monsieur le marquis ne me croit pas? demanda-t-elle ensuite.

—Non, certes, je ne vous crois pas!... vos accusations sont malfaisantes, mais elles sont encore plus maladroites! vous mentez basement et effrontément, comme une servante renvoyée!... Vous pouvez partir, mademoiselle, je n'écouterai pas un seul mot de plus.

Gertrude ne fit aucun mouvement pour s'éloigner. Un mauvais sourire vint à ses lèvres, et elle dit:

—Monsieur le marquis, j'ai des preuves.

Tancredé chancela.

—Des preuves! balbutia-t-il.

—Et, continua la camériste, je vais avoir l'honneur de les donner à monsieur le marquis. Un soir, ou plutôt une nuit de cet hiver, le 11 février, madame la marquise, après avoir reçu en cachette et brûlé soigneusement une lettre mystérieuse, a

revêtu un domino noir avec un nœud rouge sur l'épaule gauche; elle est sortie par l'escalier dérobé et par la petite porte du jardin, et elle n'est rentrée qu'au bout de deux heures.

—Vous le dites, fit Tancredé d'une voix rauque et méconnaissable, mais qui le prouve?

—Les preuves vont venir! le lendemain matin, vers onze heures, un cocher de fiacre s'est présenté à l'hôtel... il avait conduit madame au bal de l'Opéra, et il rapportait un bracelet précieux laissé dans ses mains par madame, qui sans doute ayant oublié de prendre sa bourse n'avait pu lui payer sa course.

—Et la marquise d'Hérouville a reçu cet homme? s'écria Tancredé haletant.

—Oui, monsieur le marquis, madame l'a reçu malgré sa mauvaise mine, et lui a donné plusieurs pièces d'or pour l'engager au silence. Le cocher en question se nomme Pierre Landry; il demeure rue Jean-Pain-Mollet, numéro 7, au sixième étage... Monsieur le marquis peut l'interroger, il verra si je mens ou si je dis vrai.

Tancredé ne prononça pas une parole, mais il fit un signe de tête qui signifiait:

—Continuez...

—Quelques jours après, poursuivit la camériste, madame la marquise descendait au jardin, à dix heures du soir, quoiqu'il fit un froid terrible. Un signal convenu se faisait entendre... Madame ouvrait la petite porte donnant sur l'impasse des Acacias, et remettait une somme de deux cent mille livres à un homme dont les ténèbres ne m'ont point permis de voir la figure, et qui s'éloignait après avoir dit: "Maintenant soyez tranquille, vous n'entendez plus parler de moi."

Enfin, pas plus tard qu'avant-hier, par conséquent le jour même du départ de monsieur le marquis, un personnage singulièrement suspect se présentait au château de Port-Marly et demandait madame la marquise de la part d'un certain vicomte de Cavaroc que je n'ai jamais vu venir à l'hôtel... Madame le recevait sur-le-champ et passait avec lui plus de deux heures... Tous les domestiques du château savent cela aussi bien que moi... Une circonstance imprévue ayant appris hier soir à madame que je connaissais l'histoire du bal de l'Opéra et celle des deux cent mille livres, madame m'en a fait un crime et m'a mise à la porte sans vouloir m'accorder une heure, ainsi que je l'ai déjà dit à monsieur le marquis... voilà la vérité la plus vraie et que je meure à l'instant même si j'ai menti d'un seul mot!

Tancredé n'avait pas besoin désormais d'en apprendre davantage. Les plus effroyables certitudes se dressaient autour de lui de toutes parts. Les deux cent mille livres données par Pauline à un inconnu, et le nom du vicomte de Cavaroc figurant dans le récit de la camériste, éclairaient d'une lueur sinistre l'emprunt contracté chez Samuel Love, et donnaient un cachet d'absolue réalité à la dénonciation tout entière. Le marquis d'Hérouville ne conservait aucune espérance, aucune illusion. Il savait maintenant, à n'en pouvoir douter, que sa femme était une misérable et méprisable créature, traînant dans des fanges inconnues le nom qu'elle avait reçu de lui. Sa tête se pencha sur sa poitrine; un sanglot mal étouffé monta de sa gorge à ses lèvres, et il balbutia:

—Heureusement, le chevalier de La Morlière me tuera dans une heure!

XLII

Le cadran de la vieille horloge du donjon de Vincennes marquait dix heures du matin moins quelques minutes. Le marquis d'Hérouville, le comte de Rieux et le comte d'Anhalt descendirent de carrosse à une faible distance du donjon.

A peu près à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les premières maisons de Saint Mandé, leur voiture avait dépassé un vieux fiacre dans lequel se trouvaient le chevalier de La Morlière et ses témoins, et que cahotait lourdement sur les pavés mal entretenus le trot boiteux de deux haridelles pousives. Tancredé et ses amis gagnèrent pédestrement le lieu désigné pour la rencontre.

L'adversaire de monsieur d'Hérouville les y rejoignit bientôt avec ses seconds.